

EN AVANT! ne peut exister,
grandir et prospérer que par
l'encouragement qu'il recevra
de ses lecteurs.

Aidez-nous en le recomman-
dant à vos amis.

EN AVANT!

Hebdomadaire de Combat Canadien-Français, Politique et Littéraire

BUREAUX:
MONTREAL:
Ch. 613, 132 St-Jacques Ouest,
Téléphone: HARBOUR 6549.
QUEBEC:
604 rue St-Jean, Téléphone: 5540.
SAINT-HYACINTHE:
67 rue Mondor, Téléphone: 143.

Directeur politique: DAMIEN BOUCHARD

SAINT-HYACINTHE, 25 JUIN 1937

Directeur littéraire: CLAUDE-HENRI GRIGNON (Valdombre)

LA VERITE SE FAIT JOUR

Qu'à seulement dix mois de distance d'une élection humiliante pour le parti libéral provincial, une réaction aussi formidable en sa faveur se manifeste parmi le peuple, c'est la surprise, combien agréable! qui se dégage du banquet offert par le peuple au chef parlementaire de l'Opposition libérale à Québec, M. Bouchard, et à son vaillant lieutenant, M. Bastien.

Depuis longtemps nous n'avions pas entendu d'acclamations aussi spontanées pour des chefs politiques. Depuis longtemps nous n'avions pas constaté une telle unanimité parmi le peuple pour une cause qui, si elle a ses épreuves, demeure toujours grande et plus digne que jamais d'être suivie.

Il y a une raison à ce retour du peuple à ses amours libérales. Il y a même plusieurs raisons. C'est d'abord que la vérité finit par triompher. On peut parfois l'obscurcir sous le boisseau du mensonge mais elle finit toujours par percer. C'est ensuite que notre peuple, comme le peuple de tous les pays du monde, peut se laisser tromper, mais pas éternellement.

Nous dirons de nos adversaires qu'ils avaient bien monté leur mouvement contre le parti libéral de la province, grâce surtout à une caisse électorale qui fut peut-être la plus énorme encore vue dans notre histoire. Lorsque se produisit cette avalanche de mensonges et de calomnies contre le parti qui servait depuis trente-neuf ans et qui ne souffrait d'autres maux que de ceux inhérents à son âge, ce fut de l'inquiétude parmi les partisans qui avaient été si longtemps fidèles. Bien plus, devant ce flot d'imprécations que lançait la tourbe duplessiste, trop heureuse de se venger ainsi d'adversaires longtemps honnis, ce fut une panique générale.

On se laissa tromper, on se laissa duper et l'on vota pour un régime soi-disant d'Union nationale qui n'eut rien de plus pressé, une fois élu, que de se révéler ce qu'en réalité il n'avait jamais cessé d'être avec son chef Duplessis, c'est-à-dire un régime de torysme conservateur, qui a toujours été le plus grand ennemi du Canada français. C'est à l'éloge du parti libéral provincial, que dans cette débâcle, il se soit trouvé environ 240,000 citoyens, soit 43 pour cent du vote total, pour lui rester fidèles envers et contre tous.

Ah, non! le gouvernement Duplessis n'a pas été ce qu'il avait promis d'être à l'électorat. Non seulement, il n'a pas été un gouvernement d'Union nationale, à preuve qu'il n'a gardé dans ses rangs que ceux qui voulaient bien arborer une teinte bleue sur leur couleur politique, mais il a trouvé le moyen, en quelques dix mois, de violer à peu près toutes les promesses qu'il avait faites au peuple. Bien plus, il s'est écrié assez fort pour donner un coup de barre du côté d'un fascisme politique qui est en violation directe de toutes nos libertés constitutionnelles. En un mot, la gang duplessiste, forte de l'appui de quelques monopoles des utilités publiques, s'est crue de taille à gouverner à sa guise, sans se préoccuper aucunement de la volonté populaire.

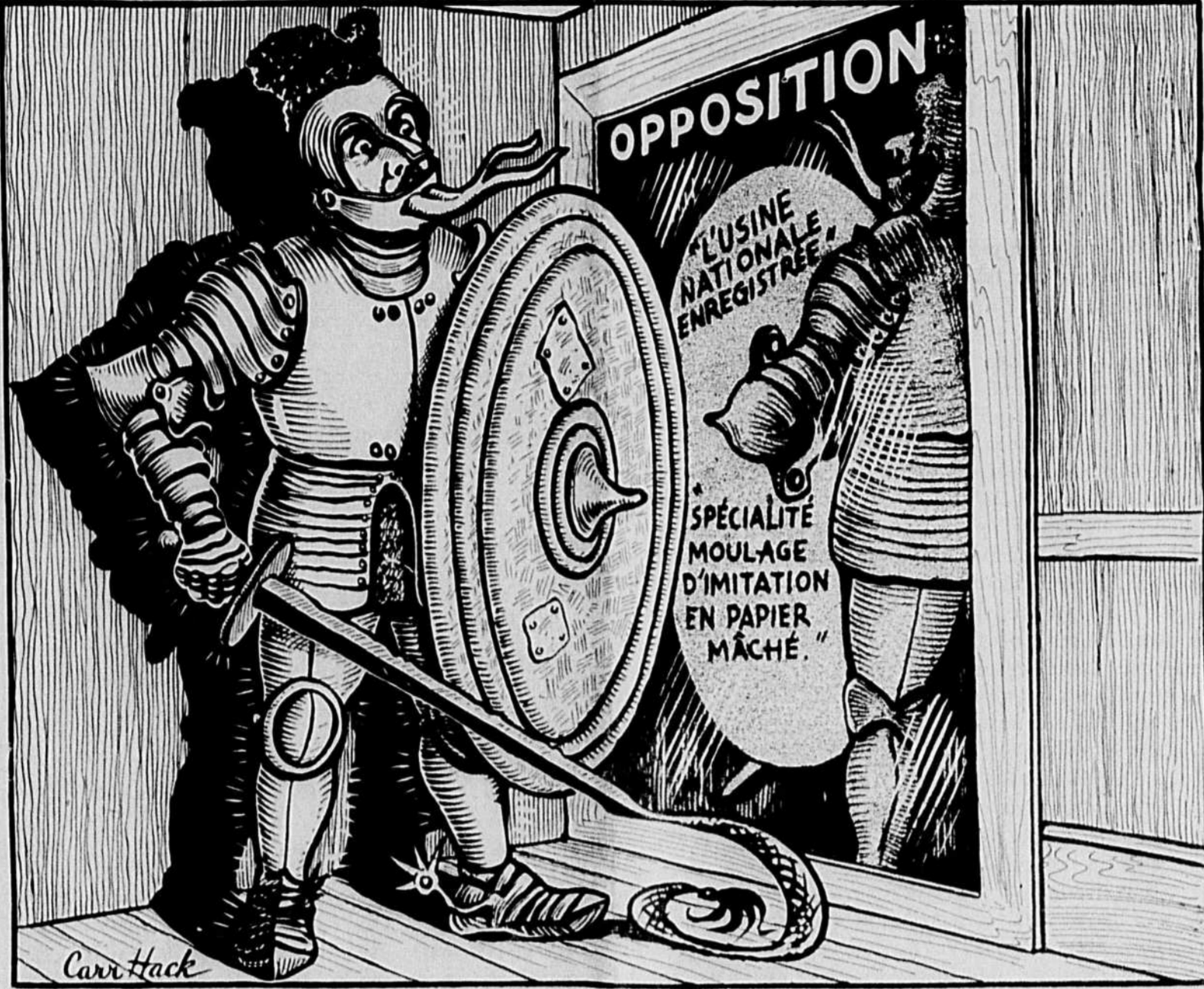
C'est tout cela que les mille convives du Windsor répudiaient, en applaudissant avec vigueur et dans les proportions d'une ovation les chefs libéraux qui n'avaient pas cessé un seul moment, durant les deux dernières sessions, de dénoncer chaque attentat perpétré contre les libertés populaires et chacune de ces mesures, trop notoires pour les mentionner ici, qui sont destinées à alourdir énormément le fardeau déjà considérable que les contribuables ont à porter.

Combien il a dû être réconfortant pour MM. Bouchard et Bastien, ainsi que pour leurs vaillants collègues du Parlement, de se dire que leur travail n'avait pas été vain et qu'il avait permis au peuple de distinguer le vrai du faux, ses amis de ses ennemis!

Car ses ennemis, ce ne sont pas ceux qui sont dans l'opposition aujourd'hui, après l'avoir servi pendant quarante années et avoir fait de notre province la plus solide, financièrement et autrement, de la Confédération. Ses ennemis, ce sont ceux qui ont destitué sans raison des milliers de braves pères de famille, qui ont créé une police provinciale au service d'un groupe de politiciens, qui sont intervenus auprès des autorités municipales pour les empêcher de secourir certaines catégories de citoyens, qui ont baillé par une loi tous ceux qui ne partagent pas leurs vues, enfin qui ont établi dans toute la province un véritable régime d'oppression, cause de crainte et de terreur dans d'innombrables familles. Ses ennemis, ce sont les gouvernants qui laissent les routes de la province dans le plus pitoyable état de leur histoire et qui prétendent consacrer des dizaines de millions à des travaux de voirie et à des oeuvres de colonisation qu'on distingue à peine, même si l'argent coule à flot.

(Suite en page deux)

"Les discours qui font époque"



... "Et vous savez Maurice Duplessis vulnérable à chaque point vital de son être parce que vous avez réalisé qu'il porte une fausse armure; le bronze qui lui donne une apparence de métal pouvant résister à la morsure de tous les aciers n'est qu'une légère couche de peinture camouflant une cuirasse de carton-pâte et un bouclier de papier mâché." (Monsieur Damien Bouchard parlant au dîner d'honneur du 17 juin, à l'Hôtel Windsor).

HONORE MERCIER

Fils d'un premier ministre qui fut un des plus grands hommes d'Etat du Canada français, l'Honorable Honoré Mercier, qui vient de mourir de si soudaine façon à l'âge de 62 ans, avait eu un lourd héritage à porter. C'est à son honneur qu'il laisse derrière lui un passé bien rempli au service de son pays et le souvenir d'un des plus charmants hommes de sa génération.

On ne lui connaissait pas d'ennemis. Nous savons bien que c'est là l'éloge funèbre de bien des hommes moyens, mais dans le cas d'Honoré Mercier le deuxième du nom, le mot revêt une signification particulière, car il fut dans la politique à quelques-uns des moments les plus dramatiques de l'histoire de notre Parlement provincial et c'est à son éloge que ses adversaires ne pensèrent même pas à l'attaquer, tant était solide sa réputation au-dessus de toute attaque. En somme, ce n'était que justice pour la mémoire de son père, qui avait été une atroce victime de la haine politique et qui, Dieu merci, fut réhabilité de son vivant.

Honoré Mercier était de la grande lignée des libéraux canadiens. Il fut libéral toute sa vie et jamais il ne lui vint même à l'idée de se séparer de son parti. C'est qu'il comprenait que les partis politiques ont un grand rôle à jouer sous notre régime gouvernemental et doivent demeurer au-dessus des fautes que peuvent commettre, de temps à autres, leurs chefs.

Pendant vingt-neuf ans, il représenta le même comté à l'Assemblée législative, toujours réélu par des majorités grandissantes et déposant finalement le fardeau lorsqu'il jugea que le temps était venu de ce faire. Il fut appelé dans le cabinet par feu Sir Lomer Gouin et demeura ministre sous tout le régime Taschereau, manifestant en tout et partout d'admirables qualités d'administrateur.

La GAZETTE, qui est un vieux journal conservateur, fait de lui cet éloge: "Calme et paisible, sans prétention mais très effectif lorsqu'il s'agissait de son service envers le public, il sut garder la confiance

du public, l'admiration de ses collègues et le respect réel de ses adversaires politiques. Aucun ministre, peut-être, n'a été moins critiqué pour son administration qui fut toujours à point et efficace. Sous sa direction du domaine national, les ressources naturelles de la province ont grandi en importance aux yeux du public et provoqué son intérêt. Comme ministre de la Colonisation, il a mis en vigueur plusieurs mesures progressives qui ont matériellement aidé les colons dont le nombre s'est aussi accru".

L'organe anglais note également que M. Mercier, bien qu'avocat, possédait plusieurs des connaissances pratiques de l'ingénieur. L'enseignement technique dans la province doit beaucoup à cet homme qui avait été nommé directeur de l'Ecole des hautes études commerciales sur la recommandation spéciale de la Chambre de Commerce de Montréal. Enfin, comme président de la Commission des eaux courantes jusqu'à l'heure de sa mort, il avait rendu de grands et réels services à la province.

Honoré Mercier — tous les journaux l'ont reconnu — a su ajouter à la renommée d'un nom historique et c'est bien le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui. Il ne laisse partout que le souvenir d'un administrateur habile, d'un aimable compagnon et d'un parfait gentilhomme. Le parti libéral éprouve, en le perdant, une perte qui sera difficilement compensée.

Nulle part ailleurs peut-être, si ce n'est dans Châteauguay, cette perte ne sera aussi cruellement éprouvée qu'à Saint-Hyacinthe. Car cette ville s'honorait de le compter parmi ses enfants. Né à Saint-Hyacinthe, il y avait vécu de nombreuses années avec son père et y avait laissé le plus agréable des souvenirs. Honoré Mercier était une des gloires de Saint-Hyacinthe, qui a déjà su perpétuer son nom sur un de ses plus beaux sites. Puisse son nom, comme celui de son père, vivre encore longtemps pour l'édification de ses compatriotes qu'il a su si bien servir.

Damien BOUCHARD

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

On a célébré hier la fête Saint-Jean-Baptiste, qui est la fête nationale du Canada français. Espérons que les discours prononcés à cette occasion n'ont pas été que fleurs et louanges, suivant une formule chère à d'anciens orateurs morts trop tard, mais qu'on y a fait le bilan de ses forces et jeté un regard sérieux sur l'avenir.

Pour notre part, nous ne croyons pas mieux célébrer la Saint-Jean-Baptiste qu'en citant un extrait d'un discours qui, cependant, n'a pas été prononcé à l'occasion de la fête nationale. Ce discours fut prononcé quelques jours auparavant, sur l'heure de minuit, par un homme qui est un grand libéral et, ce qui est tout comme, un grand patriote. Il fut prononcé par l'Honorable M. Cardin, notre ministre fédéral des Travaux publics, au banquet Bouchard-Bastien, et l'extrait que nous voulons publier et auquel le Canada a donné les honneurs de la page éditoriale, cet extrait a trait à la jeunesse. C'est même un appel de M. Cardin à la jeunesse de son pays. Le voici:

"Si les jeunes voulaient m'écouter! Dans cette même salle, en 1924, on m'a offert un banquet à l'occasion de ma nomination comme ministre. J'étais encore jeune alors. Mais aujourd'hui les années ont passé et ont fait la moisson sur ma tête. Cependant, c'est le même cœur qui vous parle. Il est resté aussi ardent, aussi vibrant, aussi chaud que par le passé. Si les jeunes veulent m'écouter: qu'ils n'abandonnent pas le parti libéral pour toutes les folichonneries que ceux-ci et ceux-là préchent. N'est-ce pas sous l'égide du parti libéral que vos pères vous ont fait ce que vous êtes aujourd'hui, vous ont donné une existence dix fois meilleure que la leur. Demandez à vos parents quels sacrifices ils ont faits pour vous. Demandez à votre père, demandez à votre mère, le soir au coin du feu, de vous raconter les temps durs qu'ils ont connus, les sacrifices qu'ils ont faits pour vous donner une existence plus douce que la leur.

"N'allez pas croire que tout était rose et bon dans le passé, n'allez pas croire que vous n'avez pas ce que vos parents avaient, eux. J'ai connu vos parents et vos grands-parents, pour la plupart. J'ai connu personnellement ce que c'est que vivre dans la pauvreté. J'ai connu la vie dure de l'humble famille ouvrière. Mais nos parents avaient l'ambition personnelle de réussir. Le succès ne vient pas tout seul. Il ne vient pas sans effort, sans lutte, sans sacrifices, sans persévérance. La vie est plus une succession d'embarras et de difficultés qu'une succession de réussites, mais ayez confiance dans la vie. On triomphe par le travail et par le courage. Inspirez-vous de l'exemple de vos parents et de nos ancêtres.

"Un jeune pays comme le nôtre ne peut douter de lui-même. Le Canada ne fait que commencer à grandir. Soyez confiants, résolus, déterminés. Le parti libéral d'Ottawa vous sert de son mieux. Les jours sombres vont cesser. Nous allons occuper avant longtemps la place que la Providence a assignée à la bonne terre du Canada".

Comme le fait remarquer le Canada, "tous les conseils que l'on donne à la jeunesse inquiète et impatiente n'ont pas cette justesse et cette autorité". En ce jour de la fête nationale, la jeunesse ne peut mieux faire que de suivre les conseils que lui donne l'honorable M. Cardin, ministre du Dominion.

E. A.

EN MARGE D'UN BANQUET DESORMAIS MEMORABLE

Ceux qui croyaient que les libéraux du Québec étaient morts n'ont pas été sans s'apercevoir le soir du 17 juin, qu'il y a des morts qui se portent bien. MM. Bouchard et Bastien n'ont pas déçu les quelque neuf cents convives qui se pressaient jeudi soir dernier dans la salle des banquets de l'hôtel Windsor pour acclamer les chefs libéraux. Leurs discours chaleureusement applaudis ont eu un grand retentissement à travers toute la province.

Le chef parlementaire de l'opposition a profité de l'occasion pour prononcer contre le régime Duplessis un vigoureux réquisitoire qu'il avait semé de saillies ironiques à l'adresse du premier ministre et de ses principaux acolytes.

M. Bouchard a démasqué en termes énergiques l'hypocrisie des mesures législatives inscrites dans nos statuts par le ministère "d'union nationale". Il a mis à jour les abus de pouvoir commis par l'administration provinciale et dénoncé les procédés de ter-

(Tournez)

rorisme dont s'est servi M. Duplessis pour faire adopter à la vapeur des lois dont les députés n'avaient même pas eu le loisir de prendre connaissance.

Le premier ministre déclarait ces jours derniers que nos lois n'étaient pas suffisamment claires. Croit-on qu'elles le seront davantage lorsqu'elles sont présentées à la onzième heure, alors que la députation se prépare à quitter l'Assemblée Législative et que les membres de l'opposition sont délibérément empêchés de les étudier à tête reposée? C'est ainsi que deux lois des plus importantes, la première ayant trait à la réorganisation des tribunaux de justice criminelle et pénale, la seconde concernant les salaires minima ont été introduites pour la première fois en Chambre dans les dernières heures de la session.

Le rôle d'une opposition parlementaire n'est pas simplement de critiquer un projet de loi dans le but de se créer du capital politique, mais bien d'examiner attentivement toutes les mesures ministérielles afin d'en découvrir les lacunes, avant qu'elles n'aient force de loi. L'opposition est appelée à jouer dans le rouage administratif un rôle des plus importants. Comme l'a déclaré M. Bouchard, jamais peut-être depuis la Confédération, un chef de gouvernement n'a usé de procédés semblables à l'égard de la minorité parlementaire qui représentait pourtant 44 pour 100 du corps électoral québécois.

M. Duplessis qui vient d'être élu bâtonnier général, s'est-il soucie des intérêts du Barreau à la dernière session, lorsqu'il a fait adopter la loi de réorganisation des tribunaux sans même prendre l'avis du conseil général du Barreau de la province?

M. Cléophas Bastien dont l'humour batailleuse semblait avivée par les applaudissements des convives, a fait d'une façon magistrale le procès du gouvernement Duplessis, s'attachant particulièrement à établir que le cabinet, en dépit de ses promesses électorales, était en voie de conduire la province aux portes de la banqueroute.

Le député de Berthier a souligné l'augmentation de \$400,000 dans le coût d'administration de la justice. Et M. Duplessis qui s'était formellement engagé de réduire les frais d'administration! Mais les manœuvres électorales des rétrogrades du maire Raynault vont coûter cher à la province. La scandaleuse affaire Gagala a révélé à l'opinion publique les moeurs électorales des séides du régime. Ce n'était certes pas dans l'intention d'invoquer l'intervention de la Providence, qu'une bande de clabaudiers avinés, armés de barres de fer, s'étaient réunis à la veille des dernières élections municipales dans un garage du nord de Montréal.

M. Godbout, n'a pu s'empêcher de fustiger une fois de plus les collègues du premier ministre, qui d'une façon arbitraire et injuste ont congédié nombre de fonctionnaires compétents pour les remplacer par leurs favoris. Mais il ne semble pas que rien puisse arrêter M. William Tremblay, le Raspoutine du régime, qui s'appête à nouveau à faire fonctionner sa mitrailleuse.

Le banquet Bouchard-Bastien qui a remporté un si vif succès restera mémorable dans les annales politiques de la province. Aussi les observateurs impartiaux ne peuvent s'empêcher de discerner à l'horizon les signes prémoniteurs de la chute d'un régime déjà tombé en discrédit.

Vincent BROUSSEAU.

LA VERITE SE FAIT JOUR

(Suite de la page 1)

Oui, le peuple, après dix mois, s'est complètement retourné contre cette oligarchie tory de Québec qui n'a pas même le mérite de la sincérité. Qui en douterait n'aurait eu qu'à se trouver au banquet de la semaine dernière, dans la métropole, quand des centaines de personnes qui n'avaient pu assister au dîner, envahirent la salle au moment des discours, pour apporter aux orateurs de la cause libérale l'hommage de leur admiration et de leurs acclamations.

Cet été, le bon travail se continuera. Des assemblées seront tenues aux quatre coins de la province, où les orateurs libéraux, documents en main, établiront la preuve de tout ce qui a été dit au banquet du Windsor. On verra alors que les événements sont encore plus graves qu'on ne l'a laissé entendre, et que le temps est venu pour le peuple, par le scrutin, d'intervenir directement dans l'administration de la province. Sinon, on courra le risque d'avoir à faire face, dans deux ou trois ans, à une dette publique qui nous aura aculé à la banqueroute.

E. A.

LETTRÉ DE MARTIAL DUCROCHET A SON PERE

Québec, 19 juin 1937.

Mon cher papa,

Je m'empresse d'abord de vous remercier du beau chèque de \$10 que vous m'avez envoyé par Hermione et des conseils que vous me donnez au sujet de mon entrée dans le journalisme. Soyez assuré, vous, l'auteur de mes jours, que je réussirai dans cette carrière nouvelle. C'est alors qu'on pourra juger de la puissance du beau cours classique que vous avez eu la générosité de me faire faire.

Vous avez peur, dites-vous, que je fasse des libelles en écrivant. Rien à craindre de ce côté-là puisque je suis un "National". Etant du bon bord, on ne me fera pas de tort. En tout cas mieux vaut tard que jamais.

Vous n'avez pas l'air à avoir confiance que M. Bégin m'engage. Mais attendez de lire la fin de la lettre que je lui ai écrite. Il est vrai que cette lettre est très importante et, de laquelle, dépend tout mon avenir, est envoyée depuis dix jours déjà et que je n'ai pas encore eu de réponse, mais je ne suis pas découragé, car je sais que les journalistes et surtout un écrivain capable comme M. Joseph Bégin est très occupé. Il

suite que je suis un bêt et que ma prose, parsemée de fleurs de rhétorique est indispensable à la province et au journal du colon.

En tout cas, voici la fin de la lettre que j'ai composée et envoyée à M. Bégin. Le dernier paragraphe que j'avais recopié pour vous était, je crois, le suivant: "Je sais que vous avez combattu les Juifs avec une force qui vous fait redouter de toutes les Synagogues. Je sais que vous adorez les colons et que vous prendrez leur défense..."

Maintenant, cher papa, voici le restant de la lettre:

"et que vous irez même, poussé par l'enthousiasme et par votre besoin inextinguible de servir la grande patrie; je sais, dis-je, que vous ferez un voyage en compagnie de notre génial et si paternel Henry Lemaitre Auger, le très honorable ministre de la Colonisation.

Un homme comme vous, cher Monsieur Bégin, ne peut pas rester en place à se ronger les pouces quand les colons rongent leur misère. Vous avez besoin de vous extérioriser, de voyager, d'observer, de soulager et d'enseigner.

O vous, Joseph, vers qui se tournent avec anxiété tous les regards, toutes les volontés d'une nation franchement canadienne-française, vous, vous irez dans l'Abitibi, dans le Témiscamingue et jusqu'au fond et tréfonds de la Gaspésie afin de prendre contact avec les héroïques colons et de puiser au milieu d'eux, en outre des abonnements si nécessaires, la nourriture capable de sustenter votre journal et vos poches.

Vous, ô Joseph, qui avez tant travaillé, tant peiné pour le progrès d'une race qui ne demande qu'à respirer sur un sol douloureusement défriché, vous ne serez pas seulement le journaliste du Ministère, mais vous en serez l'apôtre, l'inspirateur de tous les encouragements que notre chef bien aimé, le Très Honorable Duplessis désire accorder à une entreprise privée.

Oh! je sais que la modestie vous a fait employer ces mots si doux et si purs: "Entreprise privée" mais qu'au fond, votre entreprise est colossale puisqu'il s'agit d'établir des colons à l'aide du plan Auger.

Comme journaliste, vous n'êtes pas le plus grand des temps modernes; vous êtes le seul de votre espèce. Il n'y avait qu'un Joseph dans la province et notre Maurice est allé le chercher. Quelle aubaine pour les contribuables, qui ne reconnaîtront pas le journaliste à sa juste valeur, mais le reconnaîtront à sa manière si franche, si loyale, si honnête de prendre les intérêts du Ministère et de la province.

Si, cher Monsieur Bégin, vous mettez autant de génie et d'ardeur à l'oeuvre si sainte de la colonisation que vous en avez dépensé à chasser les Juifs de la ville de Montréal, nous sommes assurés d'un triomphe complet. Vous passerez pour un second curé Labelle, plus grand que l'autre même parce que vous travaillerez pour un gouvernement "National", tandis que le curé Labelle travaillait pour un gouvernement libéral, ce qui est inexplicable.

Il me semble, cher Monsieur Bégin, que je trouverais en vous mieux qu'un père, mieux qu'un ami: une vraie mère. Je ne serai pas seulement votre collaborateur, mais un peu votre enfant adoptif, l'enfant de la colonisation.

Je connais aussi au gouvernement une gentille demoiselle de bureau qui adore la colonisation et qui donnerait des bons conseils aux femmes de colons. Je pourrais encore vous fournir une collaboration intelligente émanant des plus grands journalistes qui entourent le procureur général. J'ai beaucoup d'influence sur eux. Je pourrais les avoir à bon marché. Deux ou trois, parmi eux, ont fait leurs premières armes dans un journal qui s'appelait la **Bataille**. C'est vrai que dans ce temps-là, ils écrivaient des grossièretés et des choses pas correctes contre M. Duplessis, mais depuis le mois d'août 1936, ils ont changé d'idée et M. Duplessis les admire et les estime beaucoup. Après tout, cher Monsieur Bégin, si un journaliste ne vire pas son capot une couple de fois dans six mois, il ne sera jamais un grand journaliste. Mieux que personne, ô vous, Joseph, vous devez connaître les exigences de cette honorable profession.

Je viens tout ingénument et sincèrement vous offrir mes services. Vous comprendrez que du fait que mon père est cultivateur et que ma blonde a une grosse estomac, cela me donne une bonne chance de réussir en colonisation. Je connais sur le bout de mes doigts tous les genres de colonisation, depuis la colonisation du Parc de Maisonneuve jusqu'à la colonisation du Jardin Zoologique.

Si vous désirez connaître une preuve de mon savoir-faire, je peux vous écrire tout de suite une couple d'articles pour votre journal et vous jugerez.

Je m'en remets donc à vous, ô Joseph, et soyez certain que je serai avec vous, toujours présent, toujours fidèle, dans le plaisir comme dans le malheur et jusqu'à la mort. Puis-je mieux promettre? Seul M. Duplessis pourrait promettre plus que moi. J'attends donc avec trépidation votre réponse. Quant au salaire, je laisse cela à votre générosité. Donnez-moi seulement le tiers de ce que vous recevrez du Ministère de la Colonisation et des autres petits Départements et je serai content. Avec toute ma reconnaissance et mon ultime admiration, je demeure".

Et j'ai signé. Voilà, cher papa, la lettre que j'ai écrite à M. Bégin. Je n'attends pas sa réponse, je fais immédiatement des articles sur la colonisation et que je vous enverrai bientôt.

Je vous embrasse tous très affectueusement et je vous demande de bien recevoir ma chère Maximilienne, car elle se propose d'aller faire votre connaissance. Dites à Hermione de lui montrer mon pyjama. Votre fils qui vous adore,

MARTIAL

EN AVANT !

Journal paraissant tous les vendredis, est publié et imprimé par l'Imprimerie Yamaoka, aux numéros 67-69 rue Mondor, Saint-Hyacinthe, Québec.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Dans les villes de 15,000 âmes ou plus: \$1.50 par année. Aux Etats-Unis: \$1.50 — Partout ailleurs au Canada: \$1.00 AU NUMERO: 5 Cents

LA SEMAINE PROCHAINE

Un article de notre directeur politique.

La page littéraire de Valdombre.

Plusieurs articles de nos rédacteurs et collaborateurs réguliers.

NOTRE CONCOURS AU SUJET DE LA BELLE LITTERATURE CANADIENNE

Le 11 juin dernier, nous publions dans notre page littéraire un texte quelconque choisi dans un ouvrage canadien, et, à cette occasion, nous avons eu l'idée d'ouvrir un concours. Il s'agissait de trouver le nom de l'auteur du texte publié et dans quel ouvrage il avait paru. Comme prime, nous donnions un abonnement d'un an à notre journal.

Plusieurs lecteurs nous ont répondu et la plupart ont trouvé le nom de l'auteur de ce morceau d'anthologie. Nous avons spécifié, cependant, que la prime serait accordée au lecteur, qui le premier, nous ferait parvenir la réponse juste.

Il nous fait plaisir d'annoncer que le gagnant n'est autre que M. René Lussier de Saint-Hyacinthe. Il n'a pas mis de temps à deviner que le texte que nous avions publié le 11 juin se trouve dans **Chefs de File** de cet amusant Robert Rumilly.

Que M. Lussier accepte nos félicitations.

Mais en face de la perspicacité et de l'instruction de nos lecteurs, nous sommes obligés de modifier quelque peu notre concours. Nous accorderons la prime, soit un an d'abonnement, à toute personne qui, la première, nous enverra la réponse juste, mais en outre l'accompagnera d'une brève analyse littéraire (mettons 300 mots au plus) signalant les principales qualités et les défauts incontestables de l'auteur du texte en question.

La semaine suivante, nous publierons le nom du gagnant ainsi que son article qui devra être signé naturellement d'un nom véritable. C'est dire que le vainqueur du concours sera celui qui nous aura envoyé l'analyse littéraire la plus originale et la plus intelligente.

Allons, lecteurs et lectrices, un petit effort de mémoire, un peu d'esprit critique et vous gagnerez la prime qui donne droit à un an d'abonnement à notre journal, lequel vaut bien (pourquoi ne pas l'admettre?) toutes les feuilles pieuses, insipides et qui vivent beaucoup plus de scandale que de la "Vie de l'esprit".

Cette semaine est consacrée aux poètes. Qui a écrit la pièce suivante; quel en est le titre et dans quel volume se trouve-t-elle?

La lumière vermeille et l'ombre au bleu poitrail
Combattant corps à corps derrière les collines.
Mais le jeune soleil dardé ses javelines
Et, les flancs tout rougis de son sanglant travail,
Victorieux se lève et marche en pleine aurore.
Tout s'éveille, tout rit, devient clair ou sonore.
L'air est mol et plus doux que la douceur du miel;
La branche tremble encore que l'oiseau plane au ciel,
Telle une étoile qui s'attarde. La nature
S'anime et respire sur chaque créature.
Tant de largesse et de splendeur! tant de beauté!
Où donc est la douleur dans ce monde enchanté?

LA DIRECTION

ET LE GLOBE TOURNE...

(Suite de la page 3)

se manifesta tel que le plus insupportable voyou".

On connaît son aventure déshonorante avec le poète Verlaine. On pourrait se demander ensuite lequel des deux était le plus voyou? Si le jeune auteur d'une **Saison en Enfer** était brutal, sauvage, violent et singulier au possible, le poète des **Chansons pour Elle** priait toutes les perversions, fut toute sa vie un ivrogne dégoûtant et, en outre, de se montrer un voyou, fut longtemps un voyeur.

Mais tous les deux avaient beaucoup de talent pour ne pas dire du génie. Surtout Rimbaud. Il a laissé des poèmes immortels et son fameux **Bateau ivre** (qui affola sans doute Nelligan) est une des grandes choses de la poésie française. C'est plein d'allant, d'allure, de soleil, de coquillages et "de danses du ventre", ajoutera Gourmont.

Il arrive que des écrivains sérieux, qui admirent Freud, s'intéressent encore au cas Rimbaud, tel, par exemple, M. Robert Goffin, rimbaldien enthousiaste et fidèle. Cet écrivain de talent vient de consacrer une étude complète à son héros, et pour lui, Rimbaud vivra encore longtemps dans la mémoire des hommes ou tout au moins des homosexuels.

Il faut lire ce que pense de tout cela Pierre Paraf dans la **République**. Voici pour vous édifier:

"Robert Goffin étudie Rimbaud sous ses divers aspects: le "catholique", demeuré toujours farouche et incroyant, le voyant, et, pour parler comme M. François Porché, le "vo-

Du langage, de la poésie spéciale du poète, l'auteur trouve la clef dans le vocabulaire qui servait à ses lettres intimes avec Verlaine. Ne revenons pas sur le voyage en Belgique, Verlaine poursuivi par son épouse et par sa belle-mère, la fuite à Londres et la mère de Verlaine allant vivre auprès de ce singulier ménage. Il apparaît que des deux poètes, le fantaisiste, l'évadé, le courageux, et pour employer un mot barbare, le plus "non-conformiste" des deux, ce fut Rimbaud.

Le "voyou" avait du cran, tandis que son compagnon, ballotté entre l'alcool et son "coeur", fit toujours bien triste figure.

C'est bien là l'impression qu'on recueille des précédentes études sur ce thème.

Robert Goffin l'a traité avec une ferveur que nous ne partageons pas, ce qui n'empêche pas d'apprécier l'érudition intelligente et sensible qui fait de ce livre une intéressante contribution au cycle d'Arthur Rimbaud."

Que M. Goffin connaisse à peu près tout de Rimbaud, il ignore certainement beaucoup de choses. Mais ce qu'on en sait, dirait si justement Remy de Gourmont, nous dégoûte de ce qu'on pourrait en apprendre.

Concluons que l'auteur des **Illuminations** fut un grand poète et un bien triste personnage. A tout prendre, cependant, il fut moins ignoble que son amant, Paul Verlaine.

SUR LE CHEMIN DE LA PROSPERITE

La reprise sensible de l'activité économique qui se poursuit au Canada n'avait pas été jusqu'à ces derniers mois suivie d'une augmentation considérable de l'embauchage dans certaines provinces du pays. L'industrie du bâtiment qui fournit en temps normal de l'emploi à un effectif important de travailleurs, était demeurée plutôt stagnante. La Commission nationale du placement créée par le gouvernement King avait pour but d'entreprendre une lutte décisive contre le chômage. M. Purvis, président de cet organisme fut chargé de mettre en branle la loi de réparation des maisons d'habitation.

Cette législation calquée sur une mesure adoptée par le Congrès des Etats-Unis en 1934, était destinée à réveiller de sa léthargie l'industrie du bâtiment. Les permis de construire au Canada au cours des cinq premiers mois de 1937 accusent une plus-value de 87.4 pour 100 comparativement à la période correspondante de l'année précédente. Ces chiffres démontrent que la loi de réparation des maisons d'habitation a donné un véritable essor à la construction, et partant qu'elle contribuera à réduire au cours des prochains mois le nombre des sans-travail.

Ce renouveau économique s'est également répercuté dans plusieurs branches de l'activité industrielle. Les entreprises forestières, les corporations adonnées à la fabrication des matériaux de construction, connaissent depuis le début de l'année une prospérité qui semble devoir s'accroître au cours des prochains mois.

Cette amélioration marquée dans le volume des affaires n'a pas tardé à se refléter dans l'accroissement du pouvoir d'achat des masses et dans la progression des recettes de l'Etat. Le ministère du Revenu National vient de rendre publiques quelques statistiques ayant trait à l'augmentation des recouvrements budgétaires pour les deux premiers mois de l'exercice fiscal 1937-38. Les revenus de l'administration fédérale se sont accrus de plus de \$35,000,000 depuis deux mois, ce qui fait dire au **Financial Post** du 17 juin que les prévisions budgétaires de M. Dunning seront facilement dépassées et que l'équilibre du budget sera réalisé dans un avenir peut-être plus rapproché que ne l'avait prédit le ministre des finances. Cette restauration du crédit national est d'autant plus remarquable qu'elle a été effectuée sans que le fardeau des impôts ait été aggravé dans le dernier budget.

En dépit d'une véritable épidémie de grèves qui sévit outre-frontière depuis le mois de novembre dernier, le Canada a été relativement épargné; quelques conflits industriels de courte durée n'ont pas réussi à retarder l'activité économique. Le volume des chargements de fret prend de l'ampleur chaque semaine, le rendement des centrales électriques a été plus élevé que jamais depuis le début de l'année, nos exportations aux Etats-Unis ont progressé de \$45,000,000 pour les cinq premiers mois de l'année.

Les principales entreprises textiles du pays appréhendaient les effets des réductions douanières consenties par le ministère sur les produits britanniques, américains ou japonais. Ces craintes étaient complètement dénuées, puisque le volume des affaires de la Dominion Textile, de la Wabasso, de la Montreal Cottons, et de la Canadian Cottons est sensiblement plus élevé qu'en 1936.

A deux reprises dans l'histoire du pays, en 1916 et en 1921 le parti libéral ramena la confiance dans des temps meilleurs et fit connaître au Canada une période de prospérité jusqu'alors inconnue. Il ne semble pas que M. Mackenzie King fasse mentir la tradition, si l'on en juge par le chemin parcouru depuis le 14 octobre 1935.

Fidèle CACAMBO.

NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT

Au Premier Ministre de la Province, Parlement, Québec.

Monsieur,

Avant votre élection au poste de Premier Ministre, j'entendais parler de vous comme chef de l'Opposition, et je vous croyais un individu normal. Il faut que votre élection vous ait étrangement chaviré le cerveau pour avoir l'aplomb et le cynisme de pratiquer comme vous le faites la persécution contre certaines classes de la société, comme par exemple, les employés civils. De pauvres gens qui sacrifient leur vie à petit salaire au service de la Province, et que vous jetez dehors par centaines, sans autre forme de procès que votre bon vouloir. Je connais de pauvres employés que l'exaspération, le découragement et le désespoir ont presque accablés au suicide. Avez-vous songé un seul instant aux responsabilités que vous prenez? Je vous engagerais à relire certains chapitres de l'histoire de la ré-

volution de 1789, en France, et à y réfléchir.

Je ne suis pas un employé civil moi-même, mais le fils d'un employé civil, dont les études classiques dans un collège ont dû être interrompues parce que vous avez mis mon père dans le chemin. J'ai aussi deux sœurs qui ont été retirées du couvent. Quatre avens brisés dans une seule famille par le renvoi du père sans aucune justification. Vous avez lieu d'être fier de vous; on ne fait pas mieux en Russie.

Un jeune qui se souviendra longtemps

Moins on reste d'amis, plus il faut s'aimer.

Nous avons tous fait des ingrats, nous ne l'avons jamais été.

La jeunesse n'a pas assez souffert pour pouvoir consoler.

On ne gagne pas les batailles avec des raisonnements.

Il ne faut croire le mal que lorsqu'on ne peut pas faire autrement.

LA VIE DE L'ESPRIT

LA LITTÉRATURE CANADIENNE

MADemoiselle nous DONNE LA FESSÉE

Il y a dans les Confessions de Ronsseau une page délicieuse au sujet des fessées que recevait Jean-Jacques de la main blanche et si ferme de mademoiselle Lambercier.

Les corrections que nous adressait Mlle Olivette Lamontagne sont d'une autre nature et le châtiement qu'elle nous inflige n'atteint pas du tout son but. Mais ce sont quand même des fessées et elles s'intitulent **Le long de la route**.

C'est extraordinaire comme les bas bleus gardent le secret de trouver les mêmes titres. Il y a belle lurette, Mme Madeleine Hugué, de si réjouissante mémoire, écrivait **Le long du chemin**. Les grandes femmes ou les grands génies se rencontrent.

Mais Mlle Lamontagne n'est pas grande. Elle est même courte, et pourquoi ne pas le dire, un peu boulotte. Des beaux yeux noirs vous sourient ou peut-être se moquent de vous. Un rire continu s'échappe en même temps que les phrases. On sent que cette jeune fille adore la vie et que son cœur insatiable et jol, dirait Madeleine (car avec Madeleine tout est joli) cherche surtout la lumière.

Il arriva que Mlle Lamontagne se découvrit un immense talent d'écrivain. Un pareil malheur se produit assez souvent parmi les jeunes filles de bureau. Et Mademoiselle se mit à écrire.

Elle accoucha d'abord de **Simple pensées de femme**. Les critiques n'ont pas encore décidé si ce sont là des pensées, mais tous sont unanimes à conclure qu'elles gardent au moins le mérite d'être simples. C'est déjà énorme pour une sténodactylo qui ambitionne de fesser les gros hommes "méchants".

D'aucuns jugeront que Mademoiselle eût mieux fait de reprendre des chaussettes et de nettoyer les ustensiles de cuisine. Ils ont tort.

La sténo-dactylo, par essence, est une femme supérieure. Elle se vêt à la mode, a les mains blanches et peut se permettre d'écrire. Les soins du ménage, aimer un mari, élever des enfants ne sont que des accidents de l'existence et qui relèvent du goût le plus grossier.

Mademoiselle Lamontagne se distingue surtout par la délicatesse de son âme féministe et par l'aridité de ses raisonnements. Ce n'est pas pour rien qu'on est "la secrétaire de l'Orateur de l'Assemblée législative de la Province de Québec". On peut dans ces conditions exceptionnelles chroniquer tout à son aise et fesser à tour de rôle, mains blanches. Tant mieux pour nous.

Jean-Jacques, dans son enfance, ne souhaitait pas d'autres délices.

La critique la plus ignorante admet généralement que la chronique dans les gazettes a surtout profité au sexe faible. Elles ne sont pas rares, dans la province française (et anglaise) du Canada, les ingénues et les vieilles filles qui possèdent dans leurs cartons ou entre deux culottes, des rêves roses, des billets de dentelles et des lettres d'amour, jamais envoyées, mais qui n'en sentent pas moins le "Baby's Own". La plupart de ces charmantes personnes finissent par "travailler" dans un bureau. De là, un abrutissement incurable. Que faire dans un bureau (surtout un bureau de

Parlement) si ce n'est que rêvasser?

Et ces âmes endolories, mélancoliques et vagabondes se plongent dans les écritures roses nébuleuses afin d'échapper au milieu. Qui les en blâmerait?

C'est ce qui explique que Mlle Lamontagne après nous avoir donné **Simple pensées de femme** nous offre candidement **Le long de la route** et que bientôt elle nous gratifiera d'une **Nouvelle penchée sur son typewriter**.

Je ne veux pas me moquer de cette chère demoiselle que j'ai connue à Québec en des temps où le maître Duplessis n'en menait pas large. Je tiens simplement à dire combien elle me fait pitié et jusqu'à quel zénon d'une estime qu'elle ne soupçonner pas, je la plains!

Mais pourquoi la plaindre? Est-ce que son dernier livre (qui ne sera pas son dernier, vous verrez) ne respire pas l'originalité la plus scandaleuse et n'inspire pas nos patriotes dans la fondation d'une "Ligue des chômeuses" et, à la fin, ne respire pas d'un besoin urgent d'imposer à l'univers des sténodactylos capables de fesser?

Il est temps que la femme retrouve ses droits et avec ses doigts, la sainte liberté. Si vous pensez que Mlle Lamontagne va se laisser mener par un homme, vous vous trompez. Et afin de témoigner de son indépendance à l'endroit des styles mâles, elle a fini par décrocher une préface de l'abbé Sylvio Laporte du séminaire de Joliette. L'excellent abbé aurait pu tomber plus mal, car il est difficile d'oublier que c'est le R. P. Louis Lalande, S. J. qui préféra jadis le **Premier Pêché** de cette impayable Madeleine.

Mais si l'abbé Laporte admire la bluette de Mlle Lamontagne c'est donc que la bluette a sa valeur, même si les critiques mettent beaucoup de temps à comprendre.

Il serait impardonnable de passer sous silence certaines remarques que notre professeur de belles-lettres aurait pu s'abstenir de colliger. La vie est si courte.

Dans une conférence prononcée à Québec, je déclarais au grand scandale des jeunes demoiselles en écriture que "Louis Hémon ne serait plus jamais surpassé et que si un écrivain de chez nous s'aventurait à décrire la vie des colons, il ne restera qu'un imitateur et un copiste servile de l'auteur de **Maria Chapdelaine**."

Ces paroles ont blessé plus d'une âme sensible et voici que l'abbé Laporte ressent encore la morsure de ce coup de fouet, puisqu'il écrit:

"Valdombre, dans son pessimisme de pamphlétaire a osé écrire, et se vante de n'avoir pas été contredit, sur ce point, depuis un an". Et le brillant préfacier de me citer alors généreusement.

Je lui ferai remarquer en premier lieu que je ne me suis jamais vanté "de n'avoir pas été contredit" pour la raison bien simple qu'on ne pouvait pas raisonnablement me contredire. Mais si l'aimable abbé me cherche querelle c'est afin de vouloir prouver que "Maria Chapdelaine ne restera pas une vieille fille sans postérité dans notre littérature" et que le génie qui doit refaire **Maria** et qui surpassera probablement Hémon est tout trouvé dans la sautillante personne de Mlle Olivette Lamontagne.

pas explicitement parce qu'il sent que c'est ridicule, mais le laisse entendre, ce qui ne vaut guère mieux.

Et naturellement l'auteur du **Long de la route** de croire son préfacier. Pourquoi pas? N'écrit-il pas avec le plus grand sérieux du monde: "La vraie femme de colon n'apparaît donc pas dans le volume de Louis Hémon. Voilà un beau titre pour votre prochain travail: voilà une source (ou une souche, dirait Valdombre (2)) qu'il serait intéressant de vous voir exploiter."

En effet, je donnerais cher pour voir Mlle Olivette aux prises avec une bonne souche. Je vous assure qu'elle regretterait la blancheur de ses mains et la délicatesse de ses sentiments.

Il n'y a pas à dire, nos préfaciers savent se rendre aimables et je ne vois pas pourquoi les jeunes filles de bureau les mépriseraient.

Est-ce que M. l'abbé, afin de ne pas déplaire au patriotisme, s'imagine que toutes les femmes de colon sont des saintes amoureuses de la terre? Ignore-t-il que les mères canadiennes-françaises, d'il y a même cinquante ans, ayant la terre et ses travaux en horreur, ont poussé leurs fils vers les professions dites libérales et ont tout fait pour convaincre le père à désertir les champs? Il est regrettable d'avoir à rappeler des vérités aussi élémentaires et j'ai toujours cru qu'il serait possible dans le Québec de rencontrer au moins une fois un préfacier sérieux.

M. l'abbé Laporte est bien l'un des rares esprits à affirmer que Louis Hémon n'a pas peint la "colonne" telle qu'elle est. Il devrait savoir plutôt que le redoutable romancier réaliste nous la montre telle qu'elle a été, telle qu'elle est et telle probablement elle se découvrirait demain aux regards d'un observateur de génie. Mais il préfère Mlle Lamontagne.

Il peut se dispenser de nous en donner les raisons lorsqu'il nous dit "ne pas hésiter à croire que Mlle Lamontagne pourra offrir à notre Province (sic) un volume d'esprit vraiment national et colonisateur."

Nous allons voir comment un jeune bas bleu peut réussir un pareil tour de force.

Il faut signaler tout de suite que cette heureuse sténo-dactylo, à l'exemple de tous les bas bleus mortels et immortels, fait un abus scandaleux des points de suspension. Cette ponctuation bizarre, très particulière aux féministes qui enragent de fesser les hommes (quelles délices!) finit par nous délasser, puis nous lasser, laissant à la fin l'imagination deviner des choses... mais des choses... des choses... épatantes, ma chère! Et si les épithètes, comme autant de bécoûts de tourterelle sur une rose voluptueuse de rosée, se mettent de la partie, nous attendons au bonheur parfait et force nous est de reconnaître que nous possédons une littérature admirable.

Mais si le style de Mlle Lamontagne est franchement extraordinaire, ses idées ne le sont pas moins. Pour elle, "la pauvreté sera toujours odieuse"; "une beauté devient sucrée"; "la grève est adorable dans sa nudité, mais elle se drape bientôt dans un déshabillé d'or"; "pour arriver dans la vie, il est nécessaire de se soumettre, (est-ce qu'une féministe doit se soumettre?) à la discipline du travail quotidien"; "tous les partis politiques sont le fruit de la révolte, de l'indiscipline, de l'adultère politique"; "le féminisme qui aidera la femme à retrouver le foyer qu'elle a déserté, etc."

De quoi se plaint donc Mlle Lamontagne? N'a-t-elle pas le droit de se servir du papier du "Cabinet de l'Orateur" pour parfaire son petit commerce de livres et même d'apposer sur ses colis et ses lettres l'étampe du bureau de poste de l'Assemblée législative y compris la signature de l'Hon. Paul Sauvé, ce qui laisse deviner sans doute que Mlle Lamontagne paye elle-même ses frais de poste?

Vous admettez que dans de pareilles conditions, le féminisme a de la grandeur et que le métier d'écrivain profite

C'est la première fois que j'entends parler de cela. N'imaginez pas que je n'en finirais plus de signaler les pensées originales, franchement inattendues que nous réserve cette lecture le **Long de la route**. Cependant, là où Mlle Lamontagne se révèle une grande penseuse, c'est lorsqu'elle traite du "Fonctionnarisme et du féminisme" et de la "Femme du colon".

Il faut avoir connu Mlle Olivette tout en dentelles, en froufrous et fanfreluches pour comprendre jusqu'où peut aller une jeune féministe qui veut nous fesser et qui finira par se présenter peut-être dans le comté de Lévis. Pourquoi pas? L'avenir appartient aux femmes. En attendant le fonctionnarisme appartient aux chroniqueuses, et tout va pour le mieux dans le meilleur des bureaux possibles.

Mlle Lamontagne avec beaucoup d'entrain se fait la championne des droits de la jeune fille de bureau. C'est son affaire, mais il pourrait peut-être lui en cuire si jamais son livre tombe dans les mains d'un jeune homme de vingt ans, qui cherche du travail depuis des mois, qui peut lui en remonter pas mal en français et qui crève littéralement de faim. Mais le bas bleu défie tout le monde. Les bonnes places dans le fonctionnarisme appartiennent aux femmes. "Restez à vos places, d'écrire le bas bleu. Nous sommes dans un pays libre où chaque individu a le droit de faire valoir ses droits."

C'est ça, Mesdemoiselles, restez à vos places et que le jeune homme, lui, crève de faim si ça peut lui faire plaisir. Je doute fort qu'il y consente pendant longtemps encore.

Il faut savoir que "ces abrutis" (les abrutis ce sont les hommes) s'attaquent également aux femmes, quand elles ont la mauvaise fortune de réussir. (Et nous, on nous mange deux fois, nous sommes si tendres...)

Je ne résiste pas au plaisir de laisser le lecteur sur une impression aussi excellente de tendresse, fruit direct d'une observation géniale.

Je pourrais en quelques phrases casser tous les jugements que porte mademoiselle sur la grandeur du féminisme, sur la femme du colon et sa collaboration nécessaire. Je ne lui veux pas de mal. Lorsque j'étais à Québec, elle vint me relancer pour obtenir des conseils sur l'art d'écrire. Je la renvoyai à son ancien professeur, le délicat et docte Maurice Hébert.

Je constate que l'enfant n'a pas fait beaucoup de progrès mais que le féminisme en des mains pareilles ne saurait périr.

Je souhaite à Mlle Lamontagne beaucoup de bonheur et l'extrême privilège de pouvoir un jour faire partie de la nouvelle Société des Écrivains Canadiens. Au sein de cette Académie, elle trouvera des hommes qui ne sont pas "méchants", ni grossiers et même à l'occasion se feront les défenseurs des droits de la jeune fille de bureau. Les femmelettes ne manquent pas chez nous.

son bas bleu.

C'est tout ce que j'ai à dire pour le moment, mais Mademoiselle ferait bien de ne pas tenter de nous fesser davantage.

VALDOBRE

(1) Imprimé et publié à Québec.

(2) C'est trop d'esprit, monsieur l'abbé.

ge.

VALDOBRE

(1) Imprimé et publié à Québec.

(2) C'est trop d'esprit, monsieur l'abbé.

ET LE GLOBE TOURNE...

Toujours Asselin. — On dira en certains milieux que c'est faire beaucoup de train autour d'un mort. Pourtant, nous ne faisons que commencer. Nous savons nos lecteurs assez intelligents pour comprendre que parler du grand journaliste canadien-français, c'est traiter un sujet important et plus précieux en enseignement et en sagesse que tous les scandales et les niaiseries qui font la gloire et la fortune de la grosse presse aussi bien que des feuilles des dévots, mais qui ne reculent pas devant l'annonce accordée systématiquement à des films grivois, pour ne pas dire davantage.

Asselin vivra. Par-delà le tombeau son souvenir flagellera encore les crétins, les politiciens véreux et les intellectuels avachis. On peut tuer un homme. On ne fait pas disparaître son génie. Sa plume aura tracé des phrases qui ne peuvent périr et sa redoutable action continuera à agir sur les générations qui vont suivre.

Tous ceux qui gardent le cœur à la bonne place n'ont pas hésité à rendre un vibrant témoignage au grand disparu. Mais parmi les journalistes qui ont exprimé leurs regrets, leurs souvenirs et leur admiration, le Dr Joseph Gauvreau, qui fut l'ami intime de l'ancien nationaliste, a certainement écrit dans le **Progrès du Golfe** les articles les plus substantiels et les plus propres à nous éclairer sur la vie et l'œuvre d'Oliver Asselin.

Ce sont ces articles que le Dr Gauvreau vient de publier dans une brochure élégante, sobre et bien française à l'occasion de notre fête nationale. Elle renferme, en outre, une belle photo du batailleur ainsi qu'un autographe qui nous fait voir jusqu'à quel point l'écriture fine, aillée, subtile restait toujours spirituelle.

C'est sur les instances des lecteurs du **Progrès du Golf** que le Dr Gauvreau consentit à nous offrir cette brochure, intitulée: **Oliver Asselin. — Le plus grand de nos journalistes**. C'est là un cadeau précieux qu'il nous fait et il ne pouvait pas mieux tomber, au moment où nous avons tant soif de lumière, d'air pur et de vérité.

Dans un style clair, direct, marqué souvent d'une bonhomie qui enchante, l'auteur nous donne des souvenirs de jeunesse, puis il analyse Asselin d'après ses propres textes et enfin il nous en trace un portrait saisissant que tout biographe et critique sérieux devra longuement méditer. Cette brochure de 50 pages est complétée par le fameux discours qu'Asselin adressait "Aux Étudiants" et que la revue **Les Idées** avait l'esprit, le mois dernier, de reproduire.

Voilà certes un petit bijou littéraire qui nous repose des fadeuses mensuelles et que tout patriote devrait posséder dans sa bibliothèque auprès de cette autre brochure célèbre qu'Asselin signait à la gloire de l'**Œuvre de l'Abbé Groulx**.

Le Dr Gauvreau, encore qu'il ait été l'ami personnel du fougueux polémiste, fait preuve de la plus grande impartialité. Dans l'article, par exemple, intitulé **Esquisse de portrait**, il était extrêmement dangereux

que l'auteur tombât dans un dityrambe. Il n'en est rien, cependant. Au contraire, il analyse le caractère et le talent d'Asselin avec modération et un esprit critique qu'on ne rencontre pas partout.

Il suffit de lire ce qu'il dit du doctrinaire:

"Asselin fut-il un doctrinaire? Nullement. S'il a manqué de respect, sa foi n'a jamais fait défaut. Sa mort en est le garant. Mais que voulez-vous? Il s'était arrogé le droit de discuter de tout, et de faire l'examen de conscience des autres, plus souvent que le sien. C'était un fin grognard que la vie avait rendu acerbe, soupçonneux, pessimiste. Il croyait à la nécessité de signaler tous les points noirs, afin d'épurer l'atmosphère nationale. Nul plus que lui n'était satisfait d'apprendre que sa parole faisait scandale. Il croyait toujours avoir dit la vérité. Il la disait souvent, aussi, mais à son unique manière qui sentait la destruction. C'était parfois navrant!"

Voilà. Mais attendez que le Dr Gauvreau vous parle du journaliste:

"Ah voilà l'homme! Nul mieux qu'Asselin n'a tenu une plume au jour le jour. Nul plus que lui n'eut le sens de l'art de l'écrivain. Nul ne fut, comme lui, le maître de la pensée canadienne du moment, le maître-interprète de la pensée actuelle. Dans tout ce qu'il écrivait, il y a une foule d'idées et de pensées qui peuvent être aussi bien d'un autre. Ce qui lui appartient en propre et ne se trouve pas ailleurs, c'est le souffle, le dynamisme, le coup de botte au derrière du lecteur, j'oserais dire, un peu sans que celui-ci s'en aperçoive, de façon à le mettre au pas."

On admettra qu'il est difficile de porter sur Asselin un jugement plus juste et plus clair. Et pourtant ce n'est rien. Il faut lire la brochure que vient de lui consacrer un homme qui l'a bien connu, un homme qui ne se pique pas de savoir écrire, mais qui sait exprimer en français et beaucoup mieux, avouons-le donc, que la plupart des journalistes de métier; il faut la lire avec tout son esprit et avec toute son âme pour comprendre parfaitement le grand patriote et le grand écrivain que fut le directeur de l'**Ordre**.

Il se peut que l'auteur puisse disposer de quelques exemplaires. Veuillez donc vous adresser au Dr Joseph Gauvreau, 76 ouest, boulevard Saint-Joseph à Montréal.

Cet homme-là vient d'accomplir un geste patriotique. Pourquoi l'ignorer?

Un livre fixé à 500,000 dollars! — On vous prie de croire qu'il ne s'agit pas d'une simple galette de vers. Un éditeur de New-York vient de publier un livre qui est sans contredit le plus cher qu'on ait encore vu puisqu'un seul exemplaire est fixé à 500,000 dollars, soit dix millions de francs! Une bagatelle!

Nous sommes entrés depuis quelques jours dans la période des vacances. Un peu partout nous avons entendu des recommandations pour la jeunesse sortant des classes. Je me demande s'il n'y a que la jeunesse qui devrait recevoir ces petits sermons. Je crois que plusieurs d'entre nous pourraient également en tirer profit.

Notre province a maints endroits délicieux et nos excursionnistes n'ont que l'embarras du choix. Ceux qui aiment la pêche iront courir leur chance sur nos beaux lacs; d'autres iront en haute mer. Les coureurs de bois ne sont pas en peine, car le Nord est une immense forêt. Il y a notre beau et majestueux Saguenay, notre imposante Gaspésie, enfin combien de coins pittoresques que nous pouvons parcourir sans trop nous déplacer. Il s'agit simplement de les connaître. Quelqu'un qui habite Québec me disait l'autre jour, qu'à ses environs il y a plusieurs petits endroits charmants ignorés de la plupart des gens. Si on a une auto, on prend la route et on s'en va à l'aventure, tout surpris parfois des beautés que l'on découvre.

Il y a toujours, malheureusement, le bilan des accidents, qui fait partie du bagage des imprudents. Les journaux annoncent toujours des nouvelles tristes chaque lundi matin, car les excursions de fin de semaine finissent quelquefois très mal. C'est qu'elles sont faites pour la plupart en vitesse, parfois arrosées d'alcool et qu'on est excessivement imprudent. La Ligue de Sécurité à beau prêcher, mettre des affiches un peu partout, rien n'y fait pour certaines gens. On part avec l'idée de s'amuser sans se soucier de rien. Parfois, on est responsable de graves accidents, et ce n'est qu'une fois la chose arrivée, qu'on réalise son méfait.

Soyons donc très prudents. Ayons à cœur la vie des autres autant que la nôtre. Soyons sobres afin de pouvoir éviter des malheurs irréparables. Combien de rivières, de lacs sont le triste théâtre de ces tragédies qui auraient pu être évitées souvent, si on avait été prudent. L'automobile est encore pire. On conduit comme si on était seul sur la route. On ne s'occupe pas de celui qui vient en sens inverse ou à l'arrière. On prend des tournants aussi bien à la gauche qu'à la droite, on n'observe pas les règlements et la première chose qu'on sait, on est responsable d'un accident et même d'une perte de vie. Je crois sincèrement qu'il devrait y avoir une école de chauffeurs, afin que seuls ceux qui sont qualifiés obtiennent des permis. Cela disposerait d'un grand nombre d'incompétents sur la route et diminuerait les accidents. Il se peut que les compagnies d'automobiles diffèrent d'opinion avec moi, je n'en doute pas.

Enfin, pour terminer, je souhaite à tous mes lecteurs et lectrices d'heureuses vacances et les prie d'être très prudents afin d'en garder un agréable souvenir.

BIANCA.

SONNET

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle, Assise auprès du feu, devidant et filant, Direz chantant mes vers, en vous esmerveillant: Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle, Desja sous le labeur à demy sommeillant, Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle reveillant, Benissant vostre nom de louange immortelle.

Je scray sous la terre, et fantôme sans os Par les ombres myrteux je prendray mon repos: Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain. Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain: Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Pierre de RONSARD

empires seulement. Si jamais l'éditeur parvient à les vendre (ce qui est peu probable) nul doute qu'il pourra se reposer sur sa fortune et ses lauriers.

Mais les choses se compliquent, nous assure la **République** du 6 juin dernier, qui en parle savamment:

"L'éditeur n'a nullement l'intention de vendre les dix exemplaires; il espère même que personne ne dépensera cette somme. Le prix doit être, dans le vrai sens du mot: "prohibitif".

L'auteur, il faut bien en convenir, est de marque, bien qu'il ne soit pas un écrivain professionnel. Mais son livre précédent, publié il y a quelques années a été traduit dans toutes les langues du monde et compte parmi les ouvrages les plus lus. Sa nouvelle œuvre aurait pu connaître sans doute le même succès si le prix était plus "raisonnable"; car il s'agit du fameux colonel Lawrence, personnage curieux et presque légendaire, dont les aventures ont passionné un nombre public.

Voilà un livre que beaucoup de lecteurs, dans tous les pays du monde, attendaient avec impatience: car ce livre, auquel l'auteur a donné le titre "The Mint"

permettra au public de connaître enfin le mystère qui avait toujours entouré ce personnage légendaire.

Hélas! il faut encore attendre plus de treize ans, l'auteur ayant demandé dans son testament que le livre ne soit publié qu'en 1950. On croit, en effet, que ce volume contient des indiscretions qui pourraient compromettre plusieurs hommes d'Etat britanniques, et c'est sans doute cette réflexion qui a amené l'auteur à différer la publication de ses souvenirs."

C'est tout de même payer fort cher le plaisir de savourer quelques scandales. Tout d'un coup que le manuscrit ne contiendrait rien de très compromettant. A ce prix-là...

Le poète Rimbaud. — A dix-sept ans cet étrange et sensuel jeune homme avait terminé son œuvre. C'est un cas unique dans la littérature française et probablement dans toutes les littératures. Rimbaud n'en reste pas moins le père et le grand-père de la poésie moderne.

On dit qu'il est né à Charleville en 1855. Rémy de Gourmont, plus précis, le fait naître le 20 octobre 1854, et il ajoute que "dès l'âge le plus tendre, il

Le Régime de la Déception

TEXTE DU DISCOURS PRONONCÉ PAR M. DAMIEN BOUCHARD AU BANQUET DE L'HÔTEL WINDSOR. — HOMMAGE À L'HONORABLE ADÉLARD GODBOUT. — L'ANCIEN CABINET GODBOUT ET SON PROGRAMME. — LES TRUSTS TRIOMPHENT AVEC DUPLESSIS. — LA DÉMISSION DU DÉPUTÉ D'ARTHABASKA. — UNE AFFIRMATION CATÉGORIQUE.

Tous les journaux ont publié de substantiels compte rendus des discours prononcés au banquet offert à l'Hon. T. D. Bouchard, chef parlementaire de l'Opposition libérale à Québec, et à l'Hon. Cléophas Bastien, son vaillant lieutenant.

Ce banquet, qui a réuni mille convives et quinze cents auditeurs dans la plus grande salle de l'hôtel Windsor de Montréal, a marqué un triomphe éclatant de l'idée libérale dans la province de Québec. Il a fait voir d'indubitable façon qu'il s'est produit, en l'espace de dix mois, une formidable réaction contre le nouveau gouvernement Duplessis.

MM. Bouchard et Bastien ont été ovationnés par la foule, de même que tous les chefs libéraux qui les accompagnaient: l'Hon. Adélar Godbout, chef du parti libéral provincial; l'Hon. P. J. A. Cardin, ministre fédéral des Travaux publics; l'Hon. Fernand Rinfret, secrétaire d'Etat, qui présidait le banquet, etc.

Nous ne pouvons pas dans le cadre de ce journal donner le compte rendu de tous les remarquables discours qui ont été prononcés à cette occasion. Cependant, nous avons sous la main le texte de discours de notre directeur politique, M. Bouchard, et nous allons le publier intégralement.

Qu'on nous permette de signaler, en passant, l'ovation enthousiaste qui a été faite par la foule et par ses collègues libéraux à l'Honorable Adélar Godbout, chef du parti libéral provincial. On lira plus bas les paroles élogieuses prononcées à l'égard de son chef par M. Bouchard. Ces paroles, est-il besoin de le dire, ont été longuement acclamées.

Voici maintenant le texte du discours de M. Bouchard:

M. le président, Messieurs:—

Lorsque j'ai été chargé par mes collègues de la tâche de diriger l'opposition à la Chambre des députés l'image que je me faisais alors de notre parti au point de vue provincial était loin d'être aussi attrayante que celle que me donne le magnifique spectacle offert par la foule qui se presse autour des tables de cette salle si spacieuse.

Nous étions aux lendemains d'une défaite aussi imméritée que la campagne de nos adversaires et de nos ennemis avoués et non-avoués avait été rude et déloyale. Quatorze seulement de nos candidats avaient échappé au souffle empoisonneur des bouches de Gorgones qui avaient juré de détruire notre parti, coûte que coûte, dans l'opinion publique de notre province.

Promesses fallacieuses, mensonges, calomnies, terrorisme, préjugés religieux, tout avait été mis en oeuvre pour atteindre le but désiré. Il n'est pas étonnant qu'une attaque aussi furibonde contre un parti ayant à se glorifier d'un règne de tout près de quarante années mais aussi à souffrir des inconvénients d'une si longue occupation de pouvoir ait eu raison des efforts généreux d'un chef dont la vaillance n'avait d'égal, que le courage de ses lieutenants et de supérieur, que le péril imminent dans lequel nous nous trouvions au soir de la dissolution des chambres.

HOMMAGE AU CHEF

Me serait-il permis ici de rendre hommage au travail de géant accompli par ce preux chevalier qui consentit à prendre la direction de nos forces à un moment où les chances de victoire paraissaient et étaient effectivement absolument nulles. Je veux parler de son action au cours de la campagne électorale et depuis le 17 août dernier.

Inutile de rappeler que nos effectifs étaient complètement démoralisés lorsqu'ils apprirent que le gouvernement élu en octobre 1935 avait décidé d'abandonner le pouvoir. Il fallait trouver un chef dont l'influence personnelle serait suffisante pour remonter le courage des esprits dirigeants de notre parti, pour les décider à ne pas abandonner la lutte en désespoir de cause et à engager la bataille dans tous les comtés de la province.

L'Honorable M. Godbout fut l'homme de cette circonstance grave; il répondit généreusement à l'appel de ses collègues et, bien que sa santé dans le temps était loin d'être florissante, il consentit à se charger du soin de rassembler les tronçons épars de ce qui fut anciennement une armée puissante et par le nombre et par son esprit de discipline pour faire face à un ennemi décidé à conquérir par tous les moyens une victoire qu'il voyait enfin à la portée de son bras.

LE CABINET GODBOUT

Dès son assermentation comme premier ministre il parcourut la province pour rechercher parmi nos personnalités les plus marquantes ceux qu'il adjoindra à quelques-uns de ses anciens collègues pour former un cabinet pouvant commander la confiance de la grande masse des libéraux. Je n'ai pas besoin de vous rappeler la belle phalange de citoyens distingués qu'il recruta dans notre monde professionnel et dans nos diverses autres classes de la société; vous avez tous leurs noms à la mémoire et vous vous rappelez que l'estime dont ils jouissaient généralement a pour beaucoup contribué à amener au poll les quarante-quatre pour cent des électeurs qui enregistrèrent leurs suffrages en faveur de nos candidats.

Quand le cabinet fut formé, l'Honorable M. Godbout se mit immédiatement à préparer un programme pouvant satisfaire les exigences d'une démocratie avide des progrès modernes en matières économiques et sociales tout en se garantissant contre les excès d'une législation trop aventureuse et pouvant compromettre irrémédiablement les intérêts supérieurs de notre population. Ce programme, sans être parfait, est la charte actuelle du parti libéral au provincial et le restera dans ses grandes lignes pendant de nombreuses années à venir tant il répond bien aux besoins de notre province et aux aspirations de tous ceux pour qui le libéralisme n'est pas un vain mot. La preuve de sa haute valeur nous la retrouvons

de ses articles en les incorporant dans certaines des lois qui ont été adoptées au cours des deux dernières sessions.

LA CAMPAGNE LIBÉRALE

Le programme du parti définitivement établi, l'Honorable M. Godbout inaugure, par le mémorable rassemblement de St-Hyacinthe, une série d'assemblées qu'il tient dans tous les coins et recoins de la province. La confiance renaît parmi les libéraux dès les premières réunions auxquelles le chef libéral porte la parole et où son magnétisme personnel peut s'exercer sur les masses. Cette confiance s'accroît de jour en jour et les foules immenses qui viennent l'entendre l'après-midi dans un centre rural, le soir dans une ville industrielle, aujourd'hui dans une paroisse du sud ou de l'est de la province, demain dans une municipalité de l'extrême-nord ou de notre région ouest, témoignent que si la campagne eut été plus longue, non seulement il aurait réussi à obtenir quarante-quatre pour cent du suffrage électoral, mais il aurait nécessairement fait pencher le plateau de la victoire de notre côté.

La nécessité qu'il y a pour lui de parler aux centres stratégiques d'une province aussi vaste que la nôtre le force à s'absenter presque continuellement de son comté dans lequel ses lieutenants ont le tort bien explicable de mésestimer l'importance de la lutte sourde qu'on fait contre lui, et le chef paie de sa défaite le dévouement dont il a fait preuve pour les autres.

Cet échec, qui en aurait terrassé mille autres moins fortement trempés, ne le décourage pas. Il reste au gouvernail du navire si fortement mis en péril par la tourmente populaire; il n'est pas un capitaine qui abandonne son navire au plus fort de la tempête. Il reste à la barre pour faire profiter son équipage, et ceux qui ont lié leur destinée politique à la sienne, de son expérience et de son travail.

LE PARTI AU TRAVAIL

Au cours des deux sessions de la chambre la présence d'un libéral dans l'édifice parlementaire est devenue presque un sacrifice en raison de la grossièreté des esprits dirigeants du parti qui a été porté au pouvoir par l'inconscience vague populaire comme la vase des bas-fonds est toujours ramenée à la surface par les flots violemment agités! L'honorable M. Godbout, comme d'ailleurs tous ses collègues, met le respect humain de côté et, chaque jour, il se rend à la chambre et aux bureaux des députés de l'opposition pour les faire bénéficier de sa collaboration. Il préside les caucus, avise ses lieutenants et dirige et l'attaque et la défense. L'exemple de son dévouement est un réconfort et un encouragement pour nous tous comme son concours précieux nous est une aide efficace dans la lutte que nous avons entreprise pour vaincre malgré tous les désavantages dans lesquels la mauvaise fortune nous a placés pour combattre.

Comme chef de l'opposition parlementaire je me fais un devoir et un plaisir de rendre publiquement hommage au chef de notre parti pour le remercier de son dévouement à la cause commune et l'assurer de ma fidélité la plus entière et de celle de tous mes collègues libéraux de l'Assemblée législative. Je dirai de lui qu'il est un de ces rares hommes sous lesquels on aime à servir et pour lesquels nous sommes prêts à tous les sacrifices, convaincus qu'ils ne peuvent manquer de nous conduire à la victoire finale.

TABLEAU DIFFÉRENT

Je disais, il y a un moment, que le tableau présenté par la réunion de ce soir, et qui reflète en quelque sorte la situation du parti libéral provincial, est bien différent de celui qu'il m'était donné de voir au moment où mon chef et mes collègues m'appelaient au poste de confiance et de responsabilité que j'occupe depuis l'ouverture de la nouvelle législature. Autant les couleurs du paysage étaient sombres et mornes à cette époque autant elles sont vives et riantes à l'heure présente. Le découragement qu'on pouvait lire sur presque toutes les figures de nos chefs de groupe et de nos partisans de première ligne a fait place au sourire qu'inspire la confiance d'une victoire prochaine; cette confiance, je la vois écrite en signes bien clairs dans l'allégresse de votre physionomie d'hommes résolus à combattre et à vaincre.

Et vous savez Maurice Duplessis vulnérable à chaque point vital de son être parce que vous avez réalisé qu'il porte une fausse armure. Le bronze qui donne à cette armure une apparence de métal pouvant résister à la morsure de tous les aciers n'est qu'une légère couche de peinture camouflant une cuirasse de carton-pâte et un bouclier de papier mâché.

AVEU D'UN ANCIEN CONSERVATEUR

Je rencontrai récemment à Montréal un ancien organisateur politique qui compte encore un grand nombre d'amis chez les vieux chefs conservateurs bien qu'il ait abandonné, il y a quelque deux ans, le parti bleu pour en servir un nouveau au fédéral. Il m'a donné son impression de la situation politique actuelle en me rapportant une conversation qu'il venait de tenir avec un chef conservateur au sujet des affaires provinciales. Le chef lui avait admis candidement que Maurice Duplessis était en train de faire regretter aux conservateurs sincères le gouvernement de M. Taschereau.

Cet aveu indique bien clairement que le chef de la prétendue Union Nationale a été une déception non seulement pour les gens à tendances libérales mais même pour les conservateurs authentiques soucieux, et de l'intérêt de leur province, et de celui de leur parti.

Quand le gouvernement actuel sera disparu, ce qui ne saurait tarder de se produire, les partisans sincères de ce que furent les idées de l'Union Nationale en rappelleront le souvenir en le surnommant le gouvernement de la grande déception.

En effet, le gouvernement Duplessis aura été pour eux une source continue de désillusions politiques; sa faillite, au point de vue de l'amélioration de l'administration publique, a été tellement complète qu'elle a surpris même ceux qui n'ont jamais eu confiance au groupement étrange qui l'a constitué. Si une déception pouvait avoir quelque chose d'agréable je dirais que les libéraux ont, eux aussi, été déçus par le premier ministre; ils ne s'attendaient pas à une administration aussi mauvaise que celle qu'il nous a donnée jusqu'ici.

Tout le monde a été déçu mais avec cette différence que les uns l'ont été amèrement et que les autres, dont nous sommes, l'ont été très agréablement, si on envisage exclusiv-

GOVERNEMENT DE LA DÉCEPTION

Le gouvernement Duplessis est le gouvernement de la déception intégrale. Il n'est donc pas étonnant qu'à dix mois à peine de son origine il soit aussi divisé et aussi faible qu'il était uni et puissant, en apparence, le soir de l'élection du 17 août dernier. Il n'était fort qu'en apparence parce que, conçu dans le mensonge, la calomnie et la trahison, il ne pouvait être que l'enfant dégénéré de l'iniquité portant en lui-même les germes de sa destruction prochaine.

Et ces fermentations de division qu'il portait en lui-même n'ont guère tardé à se manifester et d'une façon bien significative.

La bataille avait été conduite et gagnée aux cris de "Mort au parti protecteur des trusts!" Le parti conservateur dirigé par Duplessis avait fait une alliance avec les mécontents du parti libéral et le groupe Hamel qui menait depuis quelques années une campagne violente contre les monopoles électriques. Duplessis avait signé, d'une main, un pacte avec le groupe Hamel envers lequel il s'engageait à détruire les trusts électriques pendant que, de l'autre, il acceptait subrepticement les milliers de dollars qui lui étaient fournis par ces mêmes trusts pour faire sa campagne électorale.

M. HAMEL IGNORÉ

Ceux des vainqueurs qui n'étaient pas dans le secret de la source des fonds électoraux de M. Duplessis comme l'était M. Lacroix, le député de Beauce au Fédéral, s'attendaient donc à ce que le groupe Hamel qui avait été le principal artisan de la victoire de l'Union Nationale serait largement représenté dans le nouveau cabinet. Personne ne doutait que son chef ne serait appelé à prendre un ministère important par le nouveau premier ministre. Et pourtant ce fut bel et bien le cas. M. Hamel fut complètement ignoré et, dès le soir de la distribution officielle des ministères, il y eut aux abords du Château Frontenac une manifestation nocturne de partisans mécontents qui menacèrent, et jusqu'à une heure tardive de la nuit, de faire un mauvais parti au premier ministre d'un jour seulement.

LES TRUSTS TRIOMPHENT

Les trusts électriques, battus aux polls, triomphaient dans la formation du ministère. Première et très cruelle déception des amis sincères de l'Union Nationale. Le chef de l'Union Nationale oubliait sa promesse d'hier de faire cesser la domination des monopoles électriques dans le gouvernement de la province. Sa reconnaissance envers les bailleurs de fonds de sa caisse électorale avait été plus forte que celle envers ses camarades qui l'avaient effectivement porté au pouvoir.

C'est à partir de ce moment que la brèche commença à se produire entre le groupe Duplessis et le groupe Hamel; elle continua à s'élargir de jour en jour jusqu'au moment de la démission de M. Oscar Drouin où le bloc de l'Union Nationale finit par se fendre complètement et le groupe Hamel par se détacher définitivement du gouvernement.

DÉMISSION DROUIN

La démission de M. Drouin marque une époque importante dans l'histoire mouvementée du nouveau gouvernement. Comme on le sait M. Drouin est une des figures les plus remarquables parmi les libéraux qui passèrent dans les rangs de l'Union Nationale, au cours des dernières élections. La principale raison de la défection de M. Drouin a été sa divergence de vues sur la politique de l'ancienne administration au sujet de l'exploitation des ressources hydro-électriques; le député de Québec-Est s'est inféodé surtout au groupe Hamel et, bien qu'ayant accepté un ministère dans le cabinet Duplessis, il voulait rester fidèle aux idées de ce groupe. M. Duplessis, pour tâcher de le maîtriser, en fit son premier lieutenant, son bras droit, et c'est lui qui le remplaçait, au titre de premier ministre intérimaire, pendant ses périodes d'éclipse partielle ou totale.

Mais, les délices de Capoue peuvent avoir une influence capitale sur notre premier ministre, elles n'eurent jamais raison du flegmatique député de Québec-Est à la tête plus dure et au cœur plus généreux que peuvent être pressants les appels de l'estomac. M. Drouin pour rester fidèle à ses idées et à son chef dut abandonner son ministère et une position lucrative qui avait pour lui d'autant plus de prix qu'il est fort loin d'être un citoyen à l'aise. M. Duplessis n'a jamais pu comprendre comment il se fait que M. Drouin ait abandonné son portefeuille et, de peur que la majorité des gens ne le comprennent, il a essayé par tous les moyens possibles de faire croire au public que c'était lui qui avait mis M. Drouin à la porte. Cette légende ne pourra jamais s'accréditer car la démission de M. Drouin et les raisons qu'il en a données ont été connues du public plusieurs jours avant qu'elle ne soit définitivement acceptée par le cabinet.

Les documents établissent que M. Drouin a démissionné parce que M. Duplessis a été pour lui, comme d'ailleurs pour tous ses collègues sincères, une déception sur la question du contrôle des grandes corporations et sur bien d'autres.

DIVISIONS INTESTINES

Pour donner une idée des divisions intestines qui sont à ronger les organes vitaux du parti ministériel il n'est pas hors de propos de mentionner que le chef, pour empêcher le mal de se propager et tenter de sauver le corps principal décida de faire une opération majeure en amputant cinq membres parmi les plus importants qui lui étaient venus de l'Action Nationale: M. Drouin, M. Hamel, M. Grégoire, M. Chaloult et M. Rochefort. Ces députés, élus pour supporter le gouvernement Duplessis, furent exclus, par ordre venant de hauts lieux, des caucus du parti. M. Rochefort fut réadmis dans les bonnes grâces du chef pour, plus tard, tomber de nouveau en disgrâce au point d'être menacé, par le BOUNCER de l'Union Nationale, le bouillant député de Châteauguay, M. Boyer, d'être massacré dans un combat singulier sur le parquet du salon de la race converti en arène de boxe. TANTAENE ANIMIS CAELESTIBUS IRAE! se serait exclamé Virgile s'il eut été à mon siège lorsque la catastrophe menaça de se produire. TANT DE FIEL PEUT-IL ENTRER DANS L'AME DES PURS!

Pendant l'intervalle M. Marcoux, le député de Québec Comté, manifestait lui aussi son indépendance du parti ministériel et son attachement au groupe Hamel en votant, sur toutes les questions importantes, contre le gouvernement.

Le député de Beauce, le docteur Poulin, de son côté était si peu satisfait de la politique du nouveau cabinet qu'il donna sa démission pour rentrer dans la vie privée. La démission fut d'abord niée mais le premier ministre, n'ayant pu raccorder les choses, force lui fut de l'admettre et d'ordonner une élection partielle. Son candidat ne réussit à se faire élire que

bre par la porte basse d'une simple minorité des électeurs de son comté.

LA DÉMISSION GAGNÉ

Sur la fin de la dernière session un deuxième député de l'Union Nationale donnait sa démission. Cette démission du député d'Arthabaska, M. J.-D. Gagné, a été niée par le premier ministre, par le député d'Arthabaska lui-même, et, notre Ponce-Pilate qui occupe le siège de l'Orateur, lui, s'est contenté de déclarer qu'il n'en avait pas eu connaissance officiellement, tout comme s'il pouvait en avoir été informé personnellement sans en avoir connaissance comme Orateur. Nos petits-dieux de l'Union Nationale jouissent, dans leur propre jugement, d'une double entité; ils sont des êtres en deux personnes et cette dualité propice leur permet de mentir sans aucun trouble de conscience puisqu'ils peuvent attribuer à une de leur personne des actes et des connaissances de faits qui sont ignorés par l'autre. Ils ont l'entité personnelle et l'entité officielle. Ce que M. Sauvé connaît personnellement il ne le sait pas officiellement; ainsi quand il a appris la démission de M. Gagné il ne l'a connue que personnellement. Comme il n'avait pas alors endossé sa toge, ni campé, sur sa tête, son tricorne d'orateur il n'était pas orateur et c'est pour quoi il n'en sait rien officiellement.

AFFIRMATION CATÉGORIQUE

Malgré toutes ces dénégations je déclare que M. J.-David Gagné a donné sa démission comme député du comté d'Arthabaska, le 14 mai, pour prendre effet suivant la loi et ce, devant deux témoins. J'affirme de plus que cette démission a été déposée au bureau principal de l'Orateur suivant la procédure ordinaire et que, le siège du comté d'Arthabaska étant vacant, le mandat reçu aux dernières élections par M. J.-David Gagné est devenu périmé et M. Gagné a cessé d'être député.

M. Gagné ayant cessé d'être député il ne pouvait pas se réélire lui-même en retirant sa démission, rien dans les Statuts Refondus n'autorisant un membre de l'Assemblée législative qui a démissionné de retirer sa démission.

En Chambre j'ai été obligé d'admettre, parce que les règlements m'en faisaient une obligation formelle, la dénéga-tion de M. Gagné. Ces règlements nous forcent d'accepter les déclarations des députés sur des faits personnels parce qu'il est entendu que les députés ne doivent pas avoir l'indécence de faire sciemment de déclarations contraires à la vérité. En dehors de la Chambre où je ne suis responsable qu'envers les tribunaux de justice et l'opinion publique je ne consentirai jamais à dire qu'une chose est blanche lorsque je la sais noire et que M. Gagné n'a pas démissionné quand je suis au fait qu'il a donné sa démission devant deux témoins dont il est facile de connaître les noms en interrogeant sous serment les sténographes qui font le travail des députés conservateurs. En effet c'est une de ces sténographes qui a rédigé cette démission et c'est la même qui a authentiqué cette démission en la signant comme témoin avec une de ses collaboratrices.

UN DOCUMENT IMPORTANT

M. Duplessis a accusé injustement l'ancien gouvernement d'avoir fait disparaître des documents publics importants. La démission d'un député donnée conformément à la loi de la représentation électorale, en voilà un document public de la plus haute importance. Dès qu'il existe et qu'il est remis à l'Orateur ce dernier doit déclarer vacant le siège occupé par le démissionnaire et la loi électorale décreta que des brevis doivent être émis par le greffier de la Couronne en Chancellerie pour ordonner une nouvelle élection dans les quatre mois qui suivent la démission.

Il est certain que la démission a été donnée et déposée au bureau de l'Orateur. Si elle existe encore où est-elle? Et pourquoi le siège n'a-t-il pas été déclaré vacant conformément à la loi? Si on l'a fait disparaître qui est responsable de cette suppression de document?

UNE ENQUÊTE REFUSÉE

Voilà des questions auxquelles il aurait été facile de répondre en ordonnant une enquête. Cette enquête je l'ai demandée par une motion régulière que j'ai inscrite à l'ordre du jour sur la fin de la session et dès que j'ai eu connaissance du délit. M. Duplessis, qui était jadis très friand d'enquêtes à faire contre les libéraux, s'est bien gardé de m'accorder celle que je demandais d'instituer devant le comité des privilèges et des élections pour établir que M. Gagné avait bel et bien démissionné, qu'il n'était plus le député d'Arthabaska et que le greffier de la Couronne en Chancellerie devait convoquer les électeurs de cette division électorale pour nous permettre de faire juger et condamner son gouvernement. Le premier ministre a soulevé un point d'ordre absolument injustifiable mais comme toujours, lorsque la question met le gouvernement en mauvaise posture, il a obtenu une décision qui l'a sauvé, au moins temporairement, de la situation dangereuse dans laquelle le député d'Arthabaska l'avait placé en donnant sa démission.

UN AUTRE GRAND DÉÇU

Malgré les déclarations de fidélité qu'il a faites en Chambre envers son Chef, qui lui a évidemment fait amende honorable entre le 14 et le 20 mai, le député d'Arthabaska est un autre grand déçu de l'Union Nationale. Son nom doit s'ajouter à la liste de ceux qui j'ai déjà mentionnés pour prouver, par des témoins absolument désintéressés et pris même dans les rangs de nos anciens adversaires, que le gouvernement Duplessis dès les premiers dix mois de son existence, a complètement désabusé ceux qui furent les artisans de sa victoire dix-sept août dernier et qui croient qu'il est plus important de rester fidèles à ses principes pour être justes envers ceux qui nous ont honorés de leur confiance que de continuer à supporter un gouvernement pour se ménager du patronage et des faveurs personnelles.

Ces partisans d'il y a dix mois croyaient aux déclarations grandiloquentes du député de Trois-Rivières qu'ils avaient rencontré sur le chemin de la politique comme des voyageurs rencontrant, parfois, sur leur route un étranger à qui ils font confiance et ils fondaient des espérances sur un gouvernement plus ou moins idéal s'ils réussissaient à le porter au pouvoir. Mais, de même que souvent les voyageurs ont à se repentir d'avoir fait confiance aux étrangers qui ne paient que de mine, ainsi les protagonistes du parti nouveau ont à regretter amèrement d'avoir cru en la sincérité de déclarations et de signatures qui n'étaient faites et données que pour satisfaire l'intérêt personnel et qui ont été reniées dès les premiers moments où le chef tory eut cessé d'avoir besoin de ceux qui l'avaient porté à la victoire. Leurs espérances croient comme le château de cartes, patiemment élevé par une main aimante, s'effondre sous le souffle rageur d'un enfant ingrat.